

Revue de presse

Petit guide vivant des bonnes pratiques dans le sport



Bande-annonce réalisée par
Arnaud Constant et Nicolas Thomas



Matinale France Inter,
Journal de 8h (Stéphane Capron),
28 février 2024



Christophe Raynaud de Lage
Photographe

Photographies réalisées par
Christophe Raynaud de Lage



Site internet For Happy People & Co



Site internet Amnesty International France

Articles de presse écrite



« Du plaisir au calvaire, comment protéger les enfants ? »
dans *L'école des parents* (2024), Anaïs Robault



« Le revers de la médaille » dans *La Chronique – le magazine des droits humains* (juillet 2024), Adélaïde Robault



« C'est juste le début » dans *L'Humanité* (11 février 2024), Medjaline Mhiri



Zoom

DU PLAISIR AU CALVAIRE.

COMMENT PROTÉGER LES ENFANTS ?

Le rapport d'enquête parlementaire sur les violences commises dans le milieu sportif a révélé l'ampleur d'un phénomène passé sous silence au nom des résultats.

PAR ADÉLAÏDE ROBAULT

O-M-E-R-T-A.

Le mot apparaît au fur et à mesure que Jean-François Auguste, alias « le coach Jules », retourne les chaises qui l'entourent. Une chaise, une lettre. Nous sommes dans une salle de basket de l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep), à Vincennes. La troupe For Happy People & Co présente une conférence théâtralisée à un public d'adultes – entraîneurs, directeurs de pôle sportif, agents de l'Institut – et à des adolescents.

Le thème ? Les violences sexuelles et sexistes dans le sport. En tenue de jogging, Jean-François Auguste et Claire Delaporte enchaînent les scènes pendant une heure, sifflet au bec et ballon de foot à la main. Tout y est ! L'entraînement trop intense, la remarque sexiste, raciste ou homophobe, le coach brutal, les parents obnubilés par la performance de leur enfant et qui n'écourent pas sa souffrance (« *Tout ce qu'on a investi dans ce projet !* »), l'agression, la sidération, le traumatisme... >>>

À SAVOIR

L'association Alice Milliat propose des conférences et des actions de sensibilisation à la lutte contre les violences sexistes et sexuelles (lire aussi p. 31).
 ► fondationalicemilliat.com

1. Commission d'enquête parlementaire relative à l'identification des défaillances de fonctionnement au sein des fédérations françaises de sport, du mouvement sportif et des organismes de gouvernance du monde sportif en tant qu'elles ont délégué de service public. Le rapport et les auditions sont en ligne sur le site de l'Assemblée nationale : www.assemblee-nationale.fr



Extrait d'*Un si long silence : une patineuse brise l'omerta*, documentaire d'Emmanuelle Anizon et Rémy Burkel adapté du livre de Sarah Abitbol (cf. note 2).

» Ce projet, soutenu par la Fondation Amnesty International, est le fruit d'un an de travail et de documentation. Toutes les questions sont posées : faire réussir est-il possible sans tyrannie ? Qui fixe les limites ? Qu'est-ce que le consentement ? La conférence est toujours suivie d'un temps d'échanges, et les réactions ne manquent pas. « *Peut-on accéder au haut niveau sans violence ?* » demande une directrice de pôle. « *À partir de quand devient-on maltraitant ?* » interroge une spectatrice. Les sévices entre mineurs et la pression des parents au bord du stade devraient être évoqués, selon une autre. « *Pourquoi ne parler que des entraîneurs ? C'est la même chose partout dans la société !* » semble s'indigner une professionnelle. Des Post-It permettent également à chacun de dire anonymement ce qu'il a aimé, ce qui l'a marqué, de poser une question et surtout de faire une confidence. La conceptrice du projet, Morgane Bourhis, ramasse les petits papiers et les trie avant d'en lire certains à voix haute. « *Il y a toujours des personnes concernées par le sujet dans le public, relate-t-elle. Il arrive qu'un enfant révèle une situation de violence par*

ce biais. Dans ce cas, on transmet l'information pour qu'il y ait un signalement. À terme, nous voulons présenter la conférence accompagnés d'un psychologue, qui pourra proposer une prise en charge immédiate. » Et quand elle intervient face à un public uniquement composé d'adolescents, la compagnie sépare garçons et filles pour faciliter la libération de leur parole.

RÉVÉLATIONS

Huit cents sportifs s'entraînent à l'Insep, dont 500 en permanence. Parmi eux, 93 mineurs y vivent en internat cette année. Le plus jeune a 13 ans. Dans les couloirs sont affichés l'adresse e-mail de Signal-sport, le système de signalement des violences du ministère des Sports, et les noms et coordonnées de l'infirmière et de la référente éthique et intégrité. Chaque année, l'institution alloue à cette dernière, Anne Templet, plus de moyens financiers pour organiser des ateliers d'information et de prévention sur les violences sexistes et sexuelles, même si leur succès est parfois mitigé, notamment auprès des adultes.

Le temple du sport de haut niveau en France n'échappe pourtant pas aux scandales. En février 2023, l'athlète Claire Palou a révélé qu'elle y avait été victime de viol à l'âge de 14 ans et d'agressions sexuelles à 17 et 19 ans. Championne de France du 1 500 mètres en salle en 2021, la jeune femme de 22 ans a été auditionnée par la Commission d'enquête parlementaire relative à l'identification des défaillances de fonctionnement au sein des fédérations françaises de sport¹. D'autres sportives ont dénoncé ce qu'elles avaient subi dans le cadre de leur parcours professionnel. La lanceuse de marteau Catherine Moyon de Baecque, agressée par des coéquipiers lors d'un stage fédéral en 1991 et mise au ban de sa fédération pour avoir parlé, la joueuse de

tennis Isabelle Demongeot et la patineuse Sarah Abitbol, dont le livre *Un si long silence*, publié en 2020², continue d'être cité comme une bombe. Toutes deux ont été violées à répétition par leur entraîneur dès l'âge respectivement de 14 et 15 ans. Ces deux femmes décrivent le même processus d'emprise sur un enfant, mais aussi sur ses parents, qui ont quasiment délégué leur autorité à l'entraîneur, dans un contexte de silenciation et de course aux médailles. En Europe, un enfant sur trois est victime d'agression sexuelle dans le milieu sportif, et un sur sept dans la société tous secteurs confondus³. L'e-mail d'alerte du ministère des Sports, signal-sport@sports.gouv.fr, a donné suite à 800 signalements en 2022, dont 90 % à caractère sexuel. Cette année-là, les préfets ont pris plus de 300 mesures d'interdiction d'exercer contre les mis en cause. La Fédération française de hand-ball a recueilli 100 signalements depuis 2019 via son propre e-mail d'alerte ; 77 % des victimes étaient mineures au moment des faits et les mis en cause sont des hommes dans 99 % des cas, un éducateur le plus souvent.

UN ENVIRONNEMENT À RISQUE

« *T'as pas un prof en face de toi. T'as un entraîneur. C'est vraiment la différence, déclarait un entraîneur de boxe à la sociologue Louise Déjeans lors d'un entretien. Si on a envie de les biffer, on les baffe. Si on a envie de les taper, on les tape. C'est différent.* » Ce témoignage révèle une culture de la violence encore libre de s'exprimer verbalement et physiquement contre des enfants.

Louise Déjeans a réalisé une étude⁴ sur la LGBT-phobie dans des clubs de boxe et d'escrime de différents milieux sociaux. Elle y a observé la même culture sexiste, la persistance des violences verbales et

physiques et le pouvoir des entraîneurs, qui représentent « une figure de risque ». « *Les enfants restent avec eux de manière prolongée en l'absence des parents, il y a des contacts physiques, des sorties éloignées, et des rapprochements, explique la chercheuse. Les parents et les enfants leur font confiance. Sinon, cela ne pourrait pas marcher. On est dans un cadre qui favorise la violence, avec une valorisation de la performance physique, de la résistance, il faut montrer qu'on est fort.* » Le judoka Patrick Roux a dénoncé dès 2003-2004 les brutalités à l'égard des adolescents dans les Pôles Espoirs de sa fédération. Des entraînements menés par des sadiques convaincus que l'accoutumance à la douleur assortie d'humiliations constitue la seule pédagogie pour progresser. Des pratiquants en sont sortis avec des fractures ou en sang, ce qui a conduit de jeunes talents du tatami à mettre fin à leur parcours sportif. Patrick Roux n'a reçu qu'une réponse de la part de ses pairs quand il les a alertés : « *Ne fouille pas la m. !* » Dominateur, construit par et pour des hommes, le monde du sport a été passé à la loupe par les sciences sociales, qui ont relevé son vocabulaire viriliste – « *ne pas être une mauviète* » – et souvent humiliant pour les femmes. « *La division sexuelle est très forte dans tous les clubs, a constaté Louise Déjeans, ainsi que la mainmise des entraîneurs. Ce ne sont que des hommes plus âgés qui n'hésitent pas à faire des remarques déplacées. J'ai entendu dire d'une pratiquante qu'elle avait de "trop gros seins", les boxeuses sont appelées "charolaises". Les entraîneurs ont conscience du fait qu'ils sont respectés, admirés, et ils en jouent. Ils savent qu'ils font autorité et cela a un impact sur les enfants. Les jeunes entraîneurs, qui sont davantage formés sur la question du genre, subissent toutefois l'ascendant très fort de leurs aînés, qui les ont entraînés.* »

LE CHIFFRE

800

SIGNALEMENTS
d'agression au ministère des Sports, dont 90 % à caractère sexuel, ont donné lieu à des poursuites en 2022.

2. Avec Emmanuelle Anizon, Plon.

3. Selon une enquête européenne dans laquelle la France n'apparaît pas, mais les chiffres sont concordants avec les statistiques nationales (« The prevalence and characteristics of interpersonal violence against children (IVAC) inside and outside sport in six european countries »).

4. « Les LGBT-phobies dans le monde sportif. Une analyse de l'hétéronormativité dans les sections sport de combat de deux associations franciliennes », (Injep, 2022). injep.fr/publication/les-lgbti-phobies-dans-le-monde-sportif/

CAPTURE ISSUE DU DOCUMENTAIRE « UN SI LONG SILENCE »

>>>

UNE GRANDE VULNÉRABILITÉ

L'adolescence est une période de grande vulnérabilité qui peut être accentuée dans un contexte compétitif. « *Les jeunes sont pris dans des loyautés relationnelles vis-à-vis de leurs parents, de leur entraîneur, analyse le Pr Philippe Duverger, pédopsychiatre et chef de service au CHU d'Angers⁵. La question qui se pose est celle de la réussite et du dépassement de soi jusqu'au sacrifice. Jusqu'où l'adolescent va-t-il s'impliquer dans une activité qui l'inscrit dans une loyauté, dans un besoin de reconnaissance ?* » Et la violence n'est pas le seul fait des professionnels, précise le médecin : « *Il y a le contexte, le tiers, les parents. Comment cela se fait-il qu'on ne voie pas ? Qu'on passe à côté ? Qu'on ne dise rien ?* »

L'impact des maltraitements sur des individus en développement est fait de cauchemars, de perte de confiance et de repli sur soi-même, de dépression... Le risque de tentative de suicide est sept fois plus élevé chez les victimes d'agressions sexuelles dans l'enfance que dans la population générale. Mais il convient de ne pas oublier les violences psychologiques et l'emprise psychique, invisible et silencieuse, ainsi que les critiques, les menaces et les vexations qui s'en prennent au corps, voire les négligences, qui amènent l'enfant à se croire « nul », « pas à la hauteur ».

À LIRE



Le Revers de nos médailles,
de Patrick Roux,
avec la collaboration
de Karine Repérant
(Dunod, 2023)

La fin justifie-t-elle les moyens ? L'auteur, judoka, a révélé le laisser-faire à l'égard des violences en vigueur dans certains clubs de judo. Et s'est heurté à un système qui ne voulait pas savoir.

À SUIVRE

Petit Guide vivant de bonnes pratiques dans le sport :
forhappypeople
andco.com

⁵. Il est également président de la Fnepj.

révélateurs. « *Je suis étonné quand même que l'on passe une heure de notre temps sur une affaire de voleur de pommes* », a ainsi déclaré Serge Lecomte, président de la Fédération française d'équitation, alors qu'il était interrogé sur l'embauche par sa fédération d'un éducateur sportif condamné pour agression sexuelle, et donc interdit d'exercer cette fonction.

Admises au sein des fédérations au nom de la performance, les pressions psychologiques sont banalisées jusque dans le cadre scolaire, où elles ne sont pas absentes des cours d'EPS, et dans le sport loisir. Un changement de culture s'impose, mais exige que tout le monde s'implique. « *Ces violences ne sont pas une histoire de spécialistes, conclut Philippe Duverger. Il faut savoir que cela existe, connaître les cliques et en faire l'affaire de tous, pas que du responsable de club, ou du psy.* » Et créer une « *culture positive* », insiste-t-il, pour permettre à ceux qui en ont besoin de s'adresser à un tiers extérieur qui ne sera pas un anonyme, sur le site du ministère des Sports ou sur les réseaux sociaux. Il faut savoir sur qui compter ».

Capitaliste, le secteur du sport suppose d'énormes enjeux financiers. Contre un salaire annuel de président de fédération à 500 000 euros, des voix réclament plus de moyens pour recueillir la parole des victimes, les accompagner et, surtout, faire en sorte qu'il n'y en ait plus. Les résistances au changement sont fortes. « *Je constate qu'il y a encore un pourcentage relativement important de gens qui restent dans une forme de déni, des gens gênés par la révélation de ces informations sur les exactions commises sur des mineurs* », témoigne Patrick Roux. La loi héritage des Jeux olympiques prévue pour la rentrée 2024 comme la promesse d'une révolution structurelle du sport français saura-t-elle répondre à ces défis ? Et les intérêts particuliers laisseront-ils faire ? ■

THÉÂTRE

Le revers de la médaille

Terrain propice aux violences sexuelles, le sport français fait face à un mouvement de libération de la parole. Une conférence théâtralisée contribue à rompre l'omerta.

Deux comédiens, un tapis en guise de scène et une ronde de chaises qui écrit peu à peu le mot OMERTA en lettres capitales. Nous sommes à Vincennes, dans une salle de basket de l'Institut national du sport de l'expertise et de la performance (Insep). Un temple du sport où quelque 800 athlètes s'entraînent. Parmi eux, 93 mineurs vivent en internat, dont la plus jeune a 13 ans. Le 7 février dernier, la troupe For Happy People & Co y a présenté pour la première fois son *Petit guide vivant des bonnes pratiques dans le sport*, une conférence théâtralisée. Quelques paravents tentent de créer un espace plus confidentiel au sein d'une immense salle d'entraînement qui n'a rien d'un théâtre. Les comédiens sont obligés de pousser la voix pour être entendus, ce qui casse l'intimité dont ils auraient besoin pour aborder leur sujet. Mince et sautillant dans sa tenue de jogging, Jules, alias Jean-François Auguste, et Rime, incarnée par Claire Delaporte, campent le rôle de coaches et enchaînent les scènes avec rapidité, ballon de foot à la main et sifflet au bec. « Pourquoi fait-on du sport

en général ? », demande Jules, avant d'énumérer toutes les bonnes raisons de chausser ses baskets : le plaisir, le goût de la victoire ou des JO, ou encore la solidarité, l'inclusion, la sororité, ou « pour ne plus toucher terre ». Puis le texte écrit par Laetitia Ajanohun aborde les dérives du milieu : les petites remarques sexistes, racistes, homophobes qui surgissent l'air de rien, l'entraînement trop intensif ; le coach violent, mais jamais recadré ; les parents obsédés par les résultats de leur enfant, qui n'écourent pas sa souffrance. Et aussi l'agression sexuelle, la sidération, le traumatisme, l'audition par la police...

OUVRIR UN MONDE CLOS

« C'est notre quatrième projet sur un sujet relatif aux droits humains, explique Morgane Bourhis, conceptrice du spectacle. La conférence théâtralisée permet d'aborder un thème sans être un expert et de donner la parole au public. C'est du théâtre documenté plutôt que documentaire. Et ce qui m'intéresse, c'est de voir ce que cela questionne

chez les autres. » Pendant une année, Morgane Bourhis a dévoré tout ce qui avait été publié sur les violences sexuelles et sexistes dans le sport, livres ou articles de presse afin de reconstruire une chronologie. Et notamment le livre *Un si long silence*, paru en 2020, dans lequel l'ancienne championne de patinage, Sarah Abitbol, accusait un entraîneur de l'avoir violée lorsqu'elle avait 15 ans. Un pavé dans la mare. Morgane Bourhis a aussi visionné plusieurs heures d'audition de la commission d'enquête parlementaire (lire l'encadré ci-dessous). Quant à Jean-François Auguste, il a fait appel à ses souvenirs de jeune athlète pour mettre en scène le texte. Inscrite au catalogue des animations du ministère des Sports depuis le début de l'année, la pièce a été jouée et rejouée à

l'Insep, devant des adolescents et des salariés. Elle a suscité des réactions diverses. « Peut-on accéder à un haut niveau sans violence ? », a par exemple questionné une directrice. « Pourquoi ne parler que des entraîneurs ? C'est la même chose partout dans la société ! », s'est presque insurgée une autre encadrante. Devant un public de judokas de 18 ans, Morgane Bourhis a entendu les hommes revendiquer la nécessité de la douleur et de la souffrance dans leur pratique. « Ils pensent que la violence est liée au fait que c'est un sport genré, rapporte-t-elle. Les filles se sont beaucoup exprimées sur le sexisme, et l'on a observé qu'elles étaient dévalorisées par leurs camarades masculins. »

« C'est un spectacle très explicite, qui reconforte et n'est pas traumatisant, estime Marie-Françoise Prigent, entraîneuse nationale et directrice du Pôle olympique et paralympique de canoë-kayak à Vaires-sur-Marne (Seine-et-Marne). Il est un peu exigeant pour des adolescents de 13 ans, mais les nôtres ont adhéré. Le débriefing organisé avec les adultes, d'un côté, et les jeunes, de l'autre, a permis de faire

avancer la réflexion sur le rapport à l'autre, entre filles et garçons, mineurs et majeurs. » Aborder des tabous comme celui du coach harceleur ou des parents hyper exigeants ouvre la voie à une prise de conscience collective. La conférence s'achève sur une ouverture. Les comédiens invitent les spectateurs à poser une question par écrit, à réagir ou à témoigner anonymement grâce au Post-it collé sous leur chaise. Certains s'interrogent sur la procédure à suivre si l'on est témoin ou victime de harcèlement. Il arrive aussi qu'un Post-it révèle un abus, une situation d'emprise, de violence dans le cadre sportif ou familial. Dans ce cas, il est mis de côté, et les encadrants font le nécessaire pour y apporter une réponse, comme rencontrer les parents ou déclencher les procédures nécessaires en cas de délit ou de crime. Chaque fédération sportive a aujourd'hui l'obligation d'avoir un référent « éthique et intégrité » responsable de la prévention, de l'information et de la prise en charge des cas de violence. Et les numéros d'urgence de psychologues, les contacts d'associations sont aussi affichés dans les couloirs des centres sportifs. Mais cela ne suffit pas toujours pour oser dire les choses. À terme, Morgane Bourhis souhaite que les adolescents bénéficient d'un temps de préparation avant la pièce et qu'une psychologue soit présente pour prendre le relais après, si nécessaire, pour que personne ne reste seul avec son histoire.

— Adélaïde Robault

Petit guide vivant des bonnes pratiques dans le sport

Conférence théâtralisée conçue par Morgane Bourhis

De Laetitia Ajanohun, mise en scène par Jean-François Auguste, avec Claire Delaporte et Jean-François Auguste.

Produite par Maud Blin, <https://forhappypeopleandco.com>

La compagnie For Happy People & Co est soutenue par la Fondation Amnesty International France depuis 2018.

UNE ENQUÊTE PARLEMENTAIRE EXPLOSIVE

193 personnes reçues, 92 auditions, 140 heures de réunion, le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les violences et l'omerta dans le sport révèle l'aspect systémique du problème. Remis en janvier 2024, il est disponible sur le site de l'Assemblée nationale, ainsi que les auditions.

Chronique



Mejdaline Mhiri

LA CHRONIQUE SPORTIVE

TOUS LES LUNDIS

C'est juste le début

3min Mise à jour le 11.02.24 à 15:33

Mercredi 7 février, vers 14 h 30, à l'Institut national du sport, de l'expertise et de la performance (Insep), au cœur du bois de Vincennes. Dans le gymnase habituellement consacré aux sports collectifs se déroule cet après-midi un tout autre spectacle : la représentation d'une conférence théâtralisée à propos des violences sexistes et sexuelles dans le sport par la compagnie For Happy People and co (Pour les gens heureux et compagnie). Circonscrit par sept hautes bâches bleues, un décor a été installé à même le parquet usé : des chaises disposées en U délimitent un terrain d'entraînement, toutes ornées de maillots jaune canard pour incarner des athlètes de fiction. Face à la scène, vingt filles et vingt garçons, pensionnaires du pôle France de basket-ball, de plus ou moins 17 ans, attendent que ça commence, feignant d'éteindre leurs téléphones portables.

Alors les voix de Claire Delaporte et Jean-François Auguste se font entendre, résonnent en écho dans cet espace si haut de plafond qu'il oblige les comédiens à hausser le ton. Pas l'idéal pour transmettre leur message, mais c'est l'une des signatures de la compagnie, qui propose un « *outil d'éducation aux droits humains par le*

prisme du spectacle vivant ». « *Un format itinérant* », dicit Morgane Bourhis, qui a conçu la pièce pour sortir des salles sombres et rencontrer le public particulièrement concerné par le sujet. Débordant par tous les côtés de leurs chaises en plastique, les futur·es stars du ballon orange essaient tant bien que mal d'avoir l'air plus cool que le voisin ou la copine d'à côté. Claquettes-chaussettes au pied, diam's scintillant à l'oreille, jogging large de rigueur, iels écoutent le texte proclamé, entre gloussements et airs renfrognés. Il est question d'omerta dans le milieu sportif, de la culture du dolorisme, de mémoire traumatique, d'homophobie quotidienne via l'éternel « *on va leur montrer qu'on n'est pas des pédés* ».

Et que se passe-t-il dans les têtes lorsque les artistes proclament qu'un enfant sur sept a subi des violences dans le cadre de sa pratique sportive, statistique qui grimpe à un enfant sur trois lorsqu'il s'agit du haut niveau ? À la fin du spectacle, comme cela arrive très souvent, l'un·e de ces jeunes viendra peut-être se confier... La représentation achevée, les jeunes femmes et hommes, répartis en deux groupes distincts, partagent anonymement leur ressenti sur des Post-it. Les garçons griffonnent sagement avant de se murer dans le silence au moment de verbaliser leurs sensations, détaillant plus facilement le racisme dont ils sont victimes que les sujets précédemment abordés. C'est la première fois qu'ils entendaient parler de Sarah Abitbol. « *Non, ils ne discutent jamais de tout ça avec leurs encadrant·es.* » La sensibilisation ne fait que commencer.